

# Armistice : un récit inédit aux mains d'un Trinitaire

Dénicheur de documents exceptionnels, Alain Fine exhume le poignant témoignage d'un poilu ayant surveillé la délégation allemande. La fin de la guerre à hauteur d'hommes.

Que s'est-il passé le 11 novembre 1918 ? À l'échelle de l'histoire, on répondra : « L'Armistice ! » Mais à hauteur d'hommes ? Là, dans la clairière de Rethondes (Oise), que savons-nous du bouleversement qui a étreint ceux qui ont mis fin à la Grande Guerre ? Le voile secret de l'intimité est tombé sur ces instants d'une rare intensité.

« Heureusement, cette mémoire n'est pas perdue. Il y a eu quelques courageux qui ont tout écrit. Ces témoignages sont si précieux », bénit Alain Fine, un habitant de La Trinité, invétéré collectionneur militaire. Au simple contact d'une pile de fiches dactylographiées, sa bonhomie se teinte d'une grande pudeur. « J'ai ici, le texte original d'un officier qui a assisté aux derniers jours de la guerre. Il s'appelle Charles-Félix Moracchini et il était chargé de surveiller la délé-

gation allemande, composée de diplomates, de militaires et de parlementaires. Il raconte sa cohabitation avec eux, dans le wagon qui jouxtait celui du maréchal Foch, où l'Armistice a été signé. »

## Les écrits dormaient dans une cave niçoise

Le récit tient sur une vingtaine de pages, tapées à la machine aux lendemains du conflit. Alain Fine se les est procurées à la fin des années 70, par le hasard d'une rencontre. Une annonce sur *Nice-Matin*, un parachute américain qui vendait une Niçoise. Charles-Félix était un parent. Commissaire originaire de la région de Belfort, il a été muté à Nice durant la Seconde Guerre mondiale, où il s'est montré réfractaire au régime de Vichy. Sa famille est restée sur la Côte. De l'histoire de ce policier, dont le collectionneur ne connaît pas les

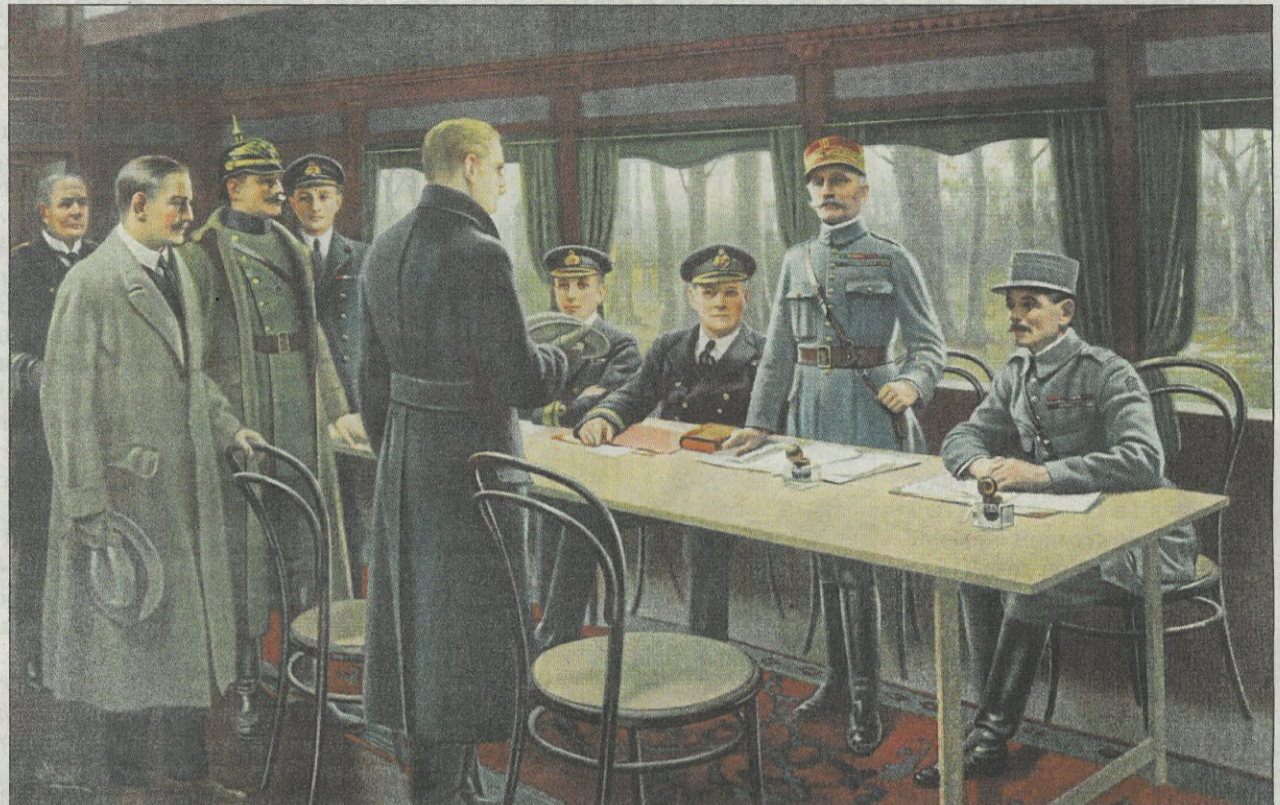


Tableau de Maurice Pillard-Verneuil immortalisant la signature de l'Armistice, le 11 novembre 1918, dans la clairière de Rethondes, en France. (DR)

descendants, il ne reste que peu de traces. Juste ces précieuses « coulisses de l'Armistice », tel que l'officier a intitulé son rapport.

## Germanophone et instructeur d'agents secrets

Au printemps 1918, après « trois ans au front dans l'infanterie coloniale », le trente-

naire est muté au bureau des services spéciaux, filiale de la section de renseignement de l'état-major français. Jusqu'à l'automne, il y est chargé de l'instruction des agents secrets. Avant qu'un simple ordre le projette aux premières loges de l'histoire. Sa parfaite maîtrise de l'allemand et ses compétences de commis-

saire sont de précieux atouts. Son profil n'est pas passé inaperçu auprès du colonel Payot, directeur du service de l'arrière, qui le désigne, auprès de deux autres soldats, pour une ultime mission : « Messieurs, leur expose-t-il, vous êtes désignés pour aller chercher les plénipotentiaires allemands qui

arrivent aujourd'hui en France prendre connaissance des conditions de l'armistice que nous leur imposons et probablement pour les signer (...). Ces parlementaires ont une suite réduite. Pendant tout leur séjour en France, ils devront, sous aucun prétexte quitter ce train. »

ALEXANDRE ORI  
aori@nicematin.fr

## Courtoisie et humiliation

Comparée à l'enfer des tranchées, la tâche semble sans risque. Elle n'en demeure pas moins troublante. Du 8 au 11 novembre, les relations entre Allemands et Français alterneront subtilement entre un grand respect, impératif diplomatique, et une insidieuse humiliation.

### Dans la voiture de Napoléon III

Ainsi, il a été intimé aux gardiens de se montrer dignes de « la courtoisie française », en répondant avec diligence aux requêtes des plénipotentiaires. Un général réclame de l'eau pour « se faire la barbe » ? On lui en apporte. Un autre veut fumer ? Voilà un paquet d'allumettes et du bon tabac. La fange de la clairière sépare les deux trains ? Des caillebotis sont disposés afin que nul ne souille son uniforme en traversant.

Mais dans le même temps, les hôtes sont accueillis au sein d'un wagon aux teintes brodées « d'abeilles d'or ». Insignes impériaux. La voiture a appartenu à Napoléon III, déchu par les Prussiens à Sedan, en 1870. Après quoi l'Alsace et la Lorraine furent annexées, nourrissant en France un désir de vengeance. Rancœur qui s'invite jusqu'à la table du dîner, arrosé avec un millésime... de 1870.

« En secret, je l'estime et le plains », écrira Moracchini à propos de l'ennemi. D'une poignante empathie, l'officier français décrit la déchirante émotion des perdants lorsqu'ils regagnent leur suite, juste après avoir scellé la débâcle de leur pays. Sur leurs visages, tour à tour d'une dignité de marbre ou sillonnés par les larmes, se lisent la honte et la haine. Déjà, la Grande Guerre ne pouvait plus être la Der des ders.

## Lynchage évité de justesse

La paix qui vient d'être signée, à 5 h 30, le 11 novembre 1918, est si fragile. Mais pour l'instant, les Français l'ignorent. La victoire leur appartient. « Nous nous gardons bien cependant d'afficher une joie légitime », tempère Moracchini. *Ce train des délégués ennemis est un peu comme une maison mortuaire. Il sied de respecter le chagrin des vaincus.* »

Honorable intention bien vite contrariée par la liesse qui s'empare du pays. Une fois en gare de Compiègne, le train diplomatique – qui tombe en panne au pire moment – est joyeusement assailli par la foule... qui ignore tout de la présence des Allemands. Un vétéran propose de planter le drapeau tricolore sur la locomotive et de fleurir les voitures.

### « Je n'ai jamais eu aussi peur »

« Ce serait à l'égard de ceux qui sont nos

hôtes le plus regrettable des manques de tact », estime le militaire avec la plus grande aménité. Flegmatique et rusé, il invite à réserver ces bouquets pour l'arrivée prochaine du train de Foch. C'est un mensonge, le maréchal est en route pour Paris depuis plusieurs heures.

Le subterfuge aurait pu suffire à éviter l'incident... si un Allemand, enfreignant la consigne, n'avait pas jeté un coup d'œil par la fenêtre. À la seule vue de l'uniforme vert-gris, la foule se mue en harde. « De toutes ces années au front, je n'ai jamais eu aussi peur », confie Moracchini. Dix-neuf gendarmes assurent la protection des voitures. Trop peu pour stopper un lynchage. Le salut des « boches » n'est dû qu'à la mobilisation improvisée des permissionnaires présents sur le quai. « J'ai remarqué la tenue de vos soldats. Quelle discipline », glisse, en guise de remerciement, le général Detlof von Winterfeldt.

## « Plus que la victoire, le bonheur qu'apporte la paix »

Ça n'est qu'au lendemain de l'armistice, que Charles-Félix Moracchini regagne Paris. Il y conclut son récit : « Je me retrouve dans une capitale délirante, drapée de

tricolore, mi-milieu d'une foule toute à sa joie. On s'interpelle. On s'embrasse. Je comprends alors que c'est plus que la victoire. C'est le bonheur qu'apporte la paix.

C'est la fin d'un cauchemar qui a duré cinquante-deux mois. »

### « Un miracle »

« C'est le lendemain d'un mi-

racle, d'un miracle né hier, à l'aube, dans une petite clairière de la forêt de Rethondes, d'un miracle dont, sur un simple ordre de mission, j'ai été l'un des acteurs sans

en réaliser toutes les merveilleuses conséquences. Je ne suis plus qu'un passant anonyme et solitaire parmi cette multitude frémissante. Onze novembre ?... Il me

semble que cette date me rappelle quelque chose qui m'est propre... J'y suis maintenant. C'était hier mon trente-deuxième anniversaire. »